

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest DEFAGO

Un poète romand : Edouard Tavan

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 121-127

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

*UN POÈTE ROMAND*

Edouard Tavan

Vers 1889, le Parnasse était à son déclin. L'édifice majestueux et sonore que les Parnassiens avaient élevé sur les ruines de la cathédrale romantique, qu'ils avaient édifié dans le silence et l'impassibilité, en ciselant dans le marbre et l'onyx les fleurs bleues du lotus ou les rouges nélumbos, l'édifice vibrant où l'encens se mêlait aux parfums du cinname, où les refrains du kinnor se heurtaient aux sons des sistres et des cymbales et dont les murs étaient ornés des ors flamboyants et des pourpres de Tyr, le temple universel ouvert à tous les peuples et à toutes les religions et dont Leconte de Lisle

avait été le pontife suprême, allait s'abattre sur les bases sapées par le symbolisme naissant.

La Suisse romande n'avait encore rien apporté aux Parnassiens, si ce n'est le mince volume d'Alice de Chambrier : « Art delà ». C'était alors une légende accréditée que le Romand n'a pas l'âme artiste, et l'on pouvait douter, qu'avec son mépris de la forme, il apportât quelque ouvrage durable à ce groupe littéraire qui avait inscrit en lettres d'or au fronton de son temple la devise : l'art pour l'art.

Le recueil des « Fleurs de Rêve », paru en 1889, donna un fier démenti à cette opinion.

Le nom de Tavan n'était pas tout à fait étranger aux lettres romandes. Le grand-père d'Edouard, Paul Tavan, avait joui d'une modeste célébrité dans les cercles littéraires genevois. Poète lui aussi, mais poète chansonnier, il avait, tout en continuant son métier d'horloger, jeté sur le nom de ses ancêtres le reflet d'une timide gloire. Son petit-fils, Edouard, allait illustrer ce nom d'une gloire véritable.

Né le 18 mai 1842, Ed. Tavan eut, semble-t-il, une jeunesse difficile qui contribua à faire de lui un rêveur. La poésie l'attira du reste de très bonne heure, et dès sa treizième année il s'y essayait. Les premiers pas sur le sentier littéraire sont marqués par une série de petits succès qui sont une compensation à ses tristesses d'enfant. Encore élève du Gymnase, il écrit une pièce en vers : « l'Argent », qui lui vaut un prix de composition. A l'âge de 17 ans, à l'occasion du jubilé tricentenaire de l'Académie, il remporte un prix de poésie.

En 1865, ayant achevé ses études, il fut nommé professeur de latin au Gymnase de Genève : pour son malheur, car les élèves lui firent la vie dure. C'est le sort des hommes doux et timides, d'être facilement en butte aux méchancetés et aux tracasseries. Pour Ed. Tavan,

la charge de professeur fut particulièrement pénible. Il le dit lui-même : « J'ai traîné ce boulet pendant 32 ans, jusqu'au moment où les insultes de mes élèves, et surtout de ceux qui ne l'étaient pas, compromirent si gravement ma santé que, sur l'ordre du médecin, je dus donner ma démission ». Il se retira dans son domaine de Champel, où il continua à vivre sa vie de poète et de rêveur, loin des réalités mesquines qui avaient fait saigner son cœur, et se souvenant « du long mal que font les épines des choses ». C'est là qu'il mourut au mois d'août 1919, après avoir laissé trois volumes de vers : *Fleurs de Rêve*, *la Coupe d'Onyx*, et *Myrtes d'Antan*.

Ed. Tavan avait quarante-sept ans quand il publia ses premières poésies : *Fleurs de Rêve*. Elles dormaient depuis longtemps dans ses cahiers, lorsque Charles Fuster, de passage à Genève, et qui connaissait le talent poétique d'Ed. Tavan, l'engagea à soumettre au public le résultat de ses rêveries.

Ce recueil n'eut pas l'accueil qu'il méritait. Tavan s'exprime ainsi sur l'insuccès de son œuvre.

« Je publiai donc *Fleurs de Rêve*, qui fit comme je m'y attendais, l'effet d'un pavé jeté secrètement dans un puits : un très léger *piouf* ! quelques ondulations dans l'obscurité et le silence ; ce fut tout.

Il ne dut cependant point rester insensible à ces mots que lui écrivit Hérédia :

« De tous les vers venus de Suisse, je n'en sais pas qui soient si français, si exempts de je ne sais quelle gaucherie... Leconte de Lisle, à qui j'ai fait lire le *Songe de Ramsès* et les *Hymnes Védiques* me charge de vous en faire son sincère compliment ». Et, certes, aucun compliment ne fut mieux mérité. Il y a dans les *Fleurs de Rêve*, l'âme d'un poète et d'un pur artiste.

La poésie fut pour Ed. Tavan une vocation et un réconfort. Son âme sensible et vibrante, portée à la

mélancolie, avait souffert beaucoup des douleurs de la vie, et les épines des choses l'avaient cruellement blessé. La poésie lui fut un baume, une consolation, et une raison de vivre, et les fleurs du rêve ont exhalé pour lui leur parfum de tendresse :

Vous qu'au sentier furtif du rêve j'ai glanées,  
Des Alpes jusqu'au Nil, du Gange au Fleuve Bleu  
Vous avez, fleurs d'azur, fleurs de sang ou de feu,  
Enguirlandé l'ennui de mes tristes années.

Il y a là toute une floraison de poèmes qu'ont fait éclore de multiples visions. Le poète va, cueillant au pied des temples morts et des religions détruites, les fleurs des vieilles légendes. Comme Leconte de Lisle, comme Hérédia, Ed. Tavan a eu la hantise des paradis orientaux, fleuris de nêlumbos et de nymphéas bleus, parfumés de mystère et de rêverie. Il a incarné la personnalité de l'ascète hindou, il a vécu la vie austère du sage, il s'est abîmé dans la contemplation des grands boudhas de bronze, il a eu la nostalgie des pays lointains où les bonzes immobiles s'absorbent dans leur rêve éternel. Il a écouté, l'âme recueillie, la mélodie enveloppante des vieilles chansons de Tshin, et vibré au rythme sonore des hymnes barbares.

La Grèce et Rome lui ont apporté le tribut de leurs légendes héroïques, et les Alpes natales lui ont tressé une dernière guirlande, fleurs fraîches comme la source où se reflète le ciel.

Dans son âme sont écloses les songeries flottantes, les histoires inquiètes, les souvenirs embaumés, pêle-mêle parmi les vieilles légendes, évocations de mœurs antiques, reconstitutions de civilisations mortes, visions étincelantes et magnifiques ; fleurs variées de tous pays, de tous climats, asphodèles et lotus, chrysanthèmes et fleurs des Alpes, rêves du cœur et images de l'esprit.

Et ce sont des poèmes d'une puissance rare, d'une grandeur épique, tels la *Douleur du Taureau*, le *Songe de Ramsès*, le *Départ des Soldats*, et les *Hymnes védiques*, d'autres d'une grâce légère, peintures fraîches et idylliques, pleines de tendresse et de soleil. Le poète y montre toute sa personnalité inquiète et douloureuse, et, cueillant aux sentiers du rêve une dernière fleur, il chante l'amour, non pas l'amour passionné, désordonné, ou le désespoir voluptueux à la Musset, mais un amour calme et discret, fait de désillusion et de tristesse. Ce sont des élégies d'une mélancolie douce et d'une nuance de feuilles mortes. Rien de tragique ou de passionné. Il aime que l'amour soit le rayon d'octobre : « qui réchauffe le cœur et ne le brûle pas ».

Et vraiment ses amours sont pâles comme un soleil d'automne, timides, inavouées, qui restent enfouies dans le cœur, pures et vierges de toute souillure :

Ma pauvre âme vaincue et t'appartenant toute,  
Était pleine à la fois d'orage et de soleil  
Mais je n'ai rien laissé s'échapper de ma lèvres  
Qui put troubler ta paix et ta sérénité !

ou encore :

Et voici que mes jours ont passé comme un songe.  
Contre l'amour mon cœur n'a jamais blasphémé !  
Pourtant je n'aurai point connu le doux mensonge  
Qu'on appelle ici-bas le bonheur d'être aimé

Un volume de poésie comme les *Fleurs de Rêve*, était une nouveauté en Suisse romande. Jamais on n'avait vu langue poétique aussi parfumée de rêverie unie à tant de perfection dans la forme. Tout n'est pourtant pas à louer dans ce recueil. L'émotion y est parfois un peu artificielle et de convention, surtout dans les poèmes d'amour. Certains morceaux font tache parmi tant de clarté. La pièce intitulée : *Junie* est pleine d'apostrophes et de longueurs, apostrophe à la lyre, apostrophe aux rhéteurs,

etc. Enfin des expressions qu'un trop long usage a rendues banales : « beau comme Apollon ; l'astre aux rayons d'argent ; elle croissait sous l'aile maternelle »...

Mais Tavan se corrigea de ses défauts, et dans son second volume: *La Coupe d'Onyx*, atteindra à la sobriété et à une rare perfection de forme. Plus rien d'artificiel dans l'émotion, mais une entière sincérité. *La Coupe d'Onyx* est sans contredit le chef-d'œuvre de Tavan. Cet ouvrage parut en 1900, et comprend trois parties.

Dans la première : Les automnales, le poète continue à chanter l'amour et ses déceptions, à exhaler sa plainte douce dans la mélancolie des jours d'automne, jonchés d'illusions mortes. Mais sa douleur tranquille, il la revêt d'or et d'azur, et c'est en vers tissés de rêve et de fraîcheur qu'il pleure ses illusions. Il peint la monotonie de ses pensées dans des demi-teintes vaporeuses comme des brumes ou nuancées comme les feuilles tombées. De temps en temps une légende antique, une vision d'Orient, d'une couleur plus vibrante ou plus sombre, d'une beauté tout objective, apparaît parmi ces automnales comme une oasis étincelante où le poète se repose de la fatigue de rêver et de dire son âme, meurtrie au contact des choses.

Enfin, las de sonder son cœur et ses désillusions, il observe... les diverses transformations que peut subir l'eau dans la nature.

Partant d'un prosaïque sujet d'étude de physique, il nous a donné une œuvre pleine de poésie et d'une réelle originalité. *Le Cycle de l'Eau*, suite de poèmes tout différents des précédents, d'une nuance claire, douce et transparente. Il y a là 57 sonnets d'une sobriété parfaite.

L'écueil d'une telle poésie était la froideur. Tavan a su l'éviter presque toujours et ses vers, légers, fluides, se terminent le plus souvent sur une pensée de haute philosophie, grande et noble comme l'âme du poète.

Il a même conduit sa Muse dans les bas-fonds les plus réalistes, sans que sa robe ait été éclaboussée de la fange du prosaïsme. Le sonnet intitulé *l'Egoût*, traite d'un sujet plus que réaliste, mais Tavan a su l'ennoblir d'une pensée si haute et si vraie à la fois, qu'il s'éclaire d'une flamme de beauté.

Dans la dernière partie de « La Coupe d'Onyx » : *Les Rythmes*, Tavan a prouvé que les vers de 9, 11, 13 et 14 pieds, maniés par un artiste, produisent des effets de la plus suave harmonie. D'après un système basé sur les accents rhétoriques, il nous a donné des rythmes plus chantants même que celui de l'alexandrin, rythmes variés comme les idées qu'ils enclosent, tantôt légers, exprimant des tableaux exquis et doux et des rêves tranquilles : (*Silentia lunæ ; Nuit bleue ; Première neige*), tantôt plus graves, se développant comme une traîne majestueuse dans des hymnes imposants et d'une grande largeur d'inspiration. Ainsi l'*Andante*, le *Descensus Averno*, ou cette vision étincelante et prophétique qui s'intitule *Dies Irae*, et où les vers sonnent comme les pas sourds du châtiment qui s'approche :

Du châtiment l'heure a sonné ; déjà son pas qui vient,  
Son pas sinistre a glacé mes veines  
Déjà sa grande ombre est sur vous et sa poigne vous tient,  
Vous, votre race et vos œuvres vaines.

(à suivre)

Ernest DEFAGO